

*Alain le BUSSY*

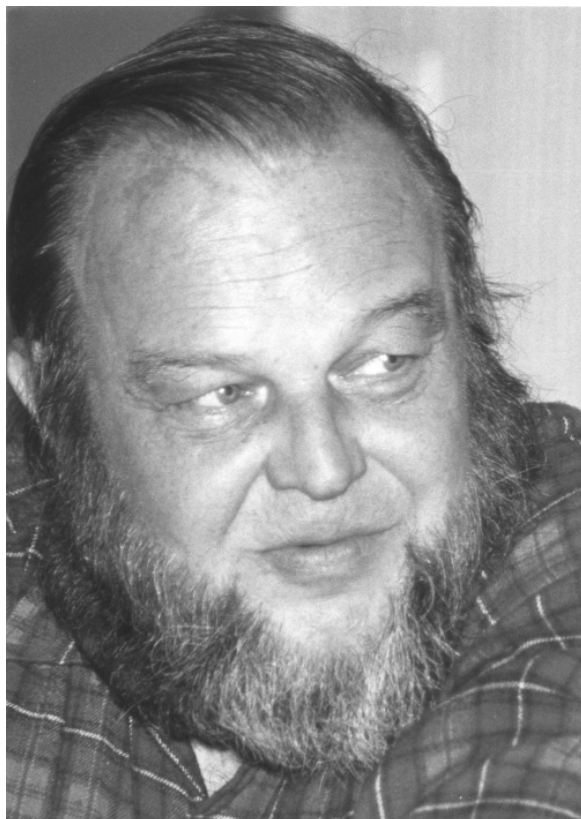


Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Lucas Shesivan**

1999



**Si on veut découvrir Alain le Bussy, il faut le lire, évidemment. Et on fera immédiatement plusieurs constatations contradictoires : il écrit ses romans l'emporte-pièce, comme les feuilletonnistes du XIX<sup>e</sup> siècle et il soigne ses nouvelles, surtout les plus courtes, comme un journaliste qui sait que les millimètres de papier sont comptés. Si on lui reconnaît un souci du détail, rares sont ceux qui ont recommandé de s'inspirer de son style, quoique...**

**Mais chaque fois – et n'est-ce pas l'essentiel pour un écrivain ? – il raconte une histoire. Il ne cherche pas autre chose : il faut que l'histoire qu'il découvre lui-même en l'écrivant le passionne, et il a dit à plusieurs occasions que le plus beau compliment qu'on pouvait lui faire était le reproche de n'avoir pu lâcher l'un de ses romans avant la fin, quelque tardive que soit l'heure de la lecture.**



Couverture de *La geste*, Chapitre Dixième, où était publiée la nouvelle *La fille qui écrivait des poèmes sans mots*. L'illustrateur, Guy Bidel, a représenté l'une des scènes du récit en donnant au personnage central la tête de l'auteur.

## ***Biographie***

Alain le Bussy, né en 1947, vit en Belgique. Plume inspirée de la SF francophone, il a obtenu le Prix Rosny Aîné en 1993 avec *Deltas*, et a été élu Best European Author à la convention européenne SF de Glasgow. Conteur très apprécié des lecteurs, il écrit avec une productivité étonnante de la fantasy, de l'horreur, mais aussi, bien sûr, de la vraie science fiction. Des space opera flamboyants comme *Équilibre*, et maintenant *Le Mendiant de Karnathok*.

(Quatrième de couverture du Mendiant de Karnathok, Fleuve Noir SF n° 59)

Voix off : C'est tout ?

Non, évidemment...

Un quatrième de couverture, en jargon d'éditeur, c'est bien, ça dit tout. En même temps ce n'est pas assez. L'information doit être honnête, d'accord, mais elle ne contient que l'essence de l'essentiel, car elle doit accrocher le lecteur, qui, après tout, est surtout intéressé par l'histoire qu'il va découvrir.

Alors, oui, Alain le Bussy est bien né en 1947 et habite en Belgique, puisqu'il est Belge. Et plus précisément dans la région liégeoise, détail qui compte, surtout quand on y a près de six siècles de racines. Ou, plus précisément encore à Esneux, dans la basse vallée de l'Ourthe, région dont les collines, les forêts et les rochers ont servi de décor à plusieurs de ses récits, même s'il les situe sur d'autres mondes.

Oui, il a une productivité étonnante. Un roman de longueur normale lui prend rarement plus de cinq ou six week-ends, et il écrit à jet continu. Sa bibliographie à découvrir ci-après ne reprend pas le quart de ce qu'il a écrit.

Oui, il y a de la fantasy, ou plutôt de la Sword & Sorcery, ce genre symbolisé par Conan le Barbare de Robert Howard ou Élic le Nécromancien de Michael Moorcock. Il y a aussi un fantastique plus classique, surtout dans les nouvelles, avec une petite touche d'horreur, et même des polars. Et bien sûr la science-fiction.

Et son titre de Best European Author, il le doit autant à ses oeuvres qu'à son activité persistante dans le monde des amateurs, soit par la publication d'une cinquantaine de numéros de sa revue Xuensè - où l'on a pu lire une série de noms qui ont marqué les vingt dernières années de la SF francophone -, soit par sa participation à de nombreuses convention tant nationales que francophones, européennes ou mondiales.

Si l'on n'a parlé que de sa relation avec la littérature jusqu'à présent – et quoi de plus normal, n'est-ce pas le propos de cette brochure ? – il serait très marri qu'on ne mentionne pas qu'il a une ou deux autres vies, peut-être plus. Avec son épouse et ses trois enfants d'une part, dans la gestion des Ressources Humaines de deux multinationales d'autres part. Ou encore dans la politique locale, car il n'est pas de ceux qui subissent : il préfère agir.

Il en serait marri, et le portrait serait incomplet, car les frustrations, ou les simples tensions professionnelles, ainsi que les événements de la vie familiale sont autant de sources d'inspiration pour lui.

Alain le Bussy est décédé le 10 octobre 2010 des suites d'une opération chirurgicale.

## ***Bibliographie***

### Romans

Cycle d'aqualia : ***Deltas*** (1992) - ***Tremblemer*** (1993) - ***Envercoeur*** (1993).

Genre : Science Fiction - Sous-genre : Planet Opera

***Deltas*** a obtenu le Prix Rosny, symbolisant le meilleur roman de SF publié en 1992.

Cycle de Yorg : ***Yorg de l'île*** (1995) - ***Rork des plaines*** (1995) - ***Hou des machines*** (1995) - ***Jana des couloirs*** (1996) - ***Jorvan de la mer*** (1996) - ***Djamol de Kiv*** (1996).

Genre : Science Fiction - Sous-genre : monde post-cataclysmique

Cycle de Chatinika : ***Chatinika*** (1995) - ***Le dieu avide*** (1996) - ***La route du sud*** (1998) - ***Le maitre d'Iquand*** (1999).

Genre : Fantastique - Sous-genre : Sword & Sorcery

### Autres romans

***Deraag*** (1993) : Science Fiction, planet opera.

***Garmalia*** (1994) : Science Fiction, space opera.

***Quête impériale*** (1994) : Science Fiction, space opera.

***Soleil fou*** (1995) : Science Fiction, planet opera.

***Équilibre*** (1997) : Science Fiction, planet opera

***Nexus de feu*** (1998) : Thriller, fantastique

***Le mendiant de Karnathok*** (1999) : Science Fiction, space opera

***Soleil mortel*** (1999) : Science Fiction, planet opera

(Tous publiés au Fleuve Noir, Paris, à l'exception de ***Soleil mortel***, chez Naturellement, Paris.)

Voir aussi :

LES VOIX DU NORD, anthologie de SF «belche» reprenant une douzaine d'auteurs de Belgique francophone, XUENSE, 1992.  
Nouvelles (il y en a plus de 150, parmi lesquelles :)

*Un don inné*, L'Échelle, Esneux, 1967 et Imagine, Québec, 1990.

*R.I.P.*, Bulletin du Cercle Interfacultaire de Littérature de l'ULg, 1969.

*L'homme qui a perdu son âme*, idem, 1973.

*L'angoisse que je lis dans mes yeux dans le miroir*, Xuensè, Esneux, 1971.

*La croisière des souvenirs*, Les Voix du Nord, Esneux, 1992.

*Longue veille sur le quai A*, La Geste, France, 1995.

*Les lois du hasard*, Imagine, Québec, 1992, Prix 7ème Continent 1992.

*Craqueur*, Imagine, Québec, 1996, Prix 7ème Continent 1996.

*La fille qui écrivait des poèmes sans mots*, La Geste, France, 1996.

*Le don de la force*, Imagine, Québec, 2ème à 7ème Continent 1995

*The bargain*, Comeback (Programme Convention belge d'Anvers, 1995)

*La visite de M. Futur*, Bifrost, France, 1995.

*La main de Laura*, Le Soir, Belgique, février 1999.

*C.I.E.L.*, Forces Obscures 1, France, 1999.

*Le robot d'Occam*, Forces Obscures 2, France, 1999.

*Deux!* Maison d'Ailleurs, Suisse, 1995.

*La sortie n'est pas au fond de l'espace...* Phénix, Belgique, 1985.

*Message reçu, envoyé*, Phénix, Belgique, 1994.

*Conte moderne*, Antarès, France, 1992.

*Histoires brèves*, Au Nord de Nulle Part, Redu, 1992.

*Inné!* Chauchemars 1995, Lueurs Mortes, France, 1995.

*Échantillons*, Les Assoiffés, Lueurs Mortes, France, 1996.

*Le voleur fantôme*, Yellow Submarine, Lyon, 1995.

*Copyright garanti*, Cyberdreams 9, France, 1997.

*Les comètes d'or*, Programme de la 26ème Convention Française de SF, Lodève, Août 1999.



Plusieurs sites internet donnent des éléments bibliographiques beaucoup plus complets, dont

[http://www.bdfi.net/auteurs/l/le\\_bussy\\_alain.php](http://www.bdfi.net/auteurs/l/le_bussy_alain.php)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Alain\\_le\\_Bussy](http://fr.wikipedia.org/wiki/Alain_le_Bussy)

<http://www.noosphere.com/icarus/livres/auteur.asp?numauteur=49&Niveau=revues>



## *Extraits*

*Deux est une longue nouvelle qui met en scène un tueur qui a la particularité d'être télépathe. Ces deux éléments ont fait de lui un être seul, presque dégoûté de la vie. Lors de l'exécution d'un «contrat», il découvre que la victime désignée, un tyranneau local, est lui aussi télépathe... talent dont jouit aussi sa nièce. Il affronte sa victime et triomphe, mais pas avant que celle-ci n'ait pu dresser la ville entière contre lui...*

*Il se mit debout en gémissant et fit deux pas chancelants vers la fenêtre. En bas, la foule se rassemblait. Elle restait encore immobile, mais ce n'était pas par indécision. Une sorte d'esprit collectif admettait que tout le monde avait le droit de participer à la vengeance, et les premiers arrivants attendaient que ceux des hameaux, ou ceux qui devaient venir à pied, soient sur place et obtiennent leur part de satisfaction.*

*— Il y a une autre sortie ?*

*— Ils sont derrière aussi. Ils ont envahi le jardin. Il y en a sur les toits, dans les chambres des maisons voisines. Regardez en face...*

*Effectivement, les fenêtres qui leur faisaient face étaient grandes ouvertes, débordant de monde. Ils étaient des centaines à vouloir participer, n'aurait-ce été que par leurs cris ou leurs regards haineux.*

*Roger sentait ses forces lui revenir lentement. Et la défaite lui apparaissait inéluctable. Il allait se laisser aller sur le lit, découragé, quand la main de la fille se posa sur son épaule.*

*— Viens, il faut sortir, dit-elle de sa voix douce.*

*Comme il ne réagissait pas, elle tenta autre chose. La chambre s'élargit autour de lui, devint un living spacieux, inondé de soleil. Elle était toujours là et lui faisait face. Ils étaient assis la main dans la main sur un canapé moelleux, et, à leurs pieds, un enfant jouait à entasser des cubes les uns sur les autres. La pile de cubes s'effondra et l'enfant les prit pour les remettre en place, sans que ses mains ne bougent puis se tourna vers eux en riant. Roger ébaucha un sourire.*

*L'enfant eut tout à coup deux ans de plus. Il apprenait à sa petite sœur comment on entasse des cubes, et comment on fait tenir la pile en équilibre, même si les cubes sont posés de travers.*

*Il se redressa, chassant la douleur que son corps ressentait encore à un niveau inconscient.*

— *Viens, dit-elle en montrant la porte.*

*Il eut une dernière hésitation :*

— *Ils sont des centaines, des milliers...*

— *Et alors ? Nous sommes deux, maintenant.*

*Elle l'entraîna dans l'escalier, qu'ils descendirent en se tenant par la main.*

(Deux, dernière page.)

Chatinika est paré des décors et de tout l'attirail de l'heroic fantasy ou plutôt de la sword & sorcery, dont l'exemple le plus connu est Conan le Barbare de Robert Howard, prolongé par Lyon Sprague de Camp.

La Sword & Sorcery se situe hors du temps, et pas nécessairement sur Terre, mais les lieux n'ont pas d'importance. Les hommes y cotoient dieux et démons et doivent leur survie autant à leur ruse qu'à leurs muscles et à leur art guerrier.

La particularité de la série est que le « héros » n'est pas un homme – ou une femme – mais le groupe entier, chacun des acteurs ayant ses qualités et défauts propres. Il n'y a donc pas de surhomme (surfemme !) triomphant de tous les obstacles, mais une équipe.

Techniquement, le roman – et chacune des suites – est précédé d'une introduction, toujours située dans une ambiance de fête (taverne, feu de camp) qui permet à la fois de présenter les personnages récurrents (Chatinika, Nial'Ha, Oudeh, le laupi Sven, Wandia) et de faire comprendre par le ton que l'auteur ne se prend pas vraiment au sérieux.

*Il y eut un brouhaha dans l'escalier d'entrée. De nouveaux clients... Un public encore plus nombreux ! Il se concentra sur une corde que l'humidité avait rendue récalcitrante.*

*Une ombre énorme lui coupa toute lumière. Cela ne dura qu'un instant. L'ombre prit place sur un banc, qui grinça sous le poids.*

*L'ombre dut se lever, car elle revint masquer les torches. Gharmel redressa la tête, prêt à grommeler contre ceux qui l'empêchaient de préparer un spectacle parfait.*

*Gharmel frémit. Ses mains se mirent à trembler et le luth leur échappa presque. Ce n'était pas possible !*

*Il dévisagea le barbu énorme, qui venait de déposer contre le mur une hache à double tranchant et un fléau d'armes à la masse garnie de multiples pointes que la lumière des torches teintait d'un rouge sanglant. Il serrait contre lui une femme mince aux cheveux d'un blond tirant sur le roux, qui avait posé sur la table une dague et une arbalète. En face d'eux venait de s'installer un géant, presque aussi large que le barbu, mais plus grand d'une demi-tête, au point qu'il avait dû se tenir courbé pour ne pas heurter la voûte. Comme son épée le gênait dans cette position, il la tira du fourreau et la posa sur la grande table de chêne, qui ploya sous la charge. Il portait une tunique de cuir à manches courtes, qui révélait la force de ses bras, épais comme la cuisse d'un homme normal.*

*Une jeune fille aux cheveux d'un roux plus flamboyant parut flotter plus que marcher pour venir prendre place à sa droite. Elle aussi tenait une arbalète à la main. elle la posa sur la grande épée, qui frémit à ce contact, lançant un chant d'acier joyeux.*

*— Nous vons soif ! clama le barbu en secouant la salle de sa voix tonnante.*

*— Nous avons très soif, fit une voix plus mesurée, celle d'un homme vêtu de gris, qui portait l'épée au côté, mais aussi une besace ornementée de dessins ésotériques le désignant comme un laupi, sage et savant.*

*— Nous avons terrrrriblement soif ! grogna à son tour le géant en secouant ses longs cheveux d'un blond doré tirant sur le blanc. Il se pencha vers sa compagne et lui dit à voix basse - mais en faisant résonner toutes les pierres de la voûte :*

*— Nous allons encore une fois avoir besoin de tes Mains si nous ne voulons pas mourir de soif, je le crains.*

— *L'inscription dit que si une partie de l'énergie a été prise, il faut attendre deux yas - ça peut aussi bien être deux heures que deux ans – pour que le bloc soit à nouveau chargé...*

— *Que je sois maudit ! Par ma faute, Chatinika n'en aura rien !*

— *Du calme ! Tout n'est pas perdu. Tu t'es retiré avant que le bloc n'ait été épuisé, et il brille toujours. Et on dit que si le bloc est appauvri, on peut quand même y puiser, à condition que le contact soit plus long et sur la surface la plus étendue possible.*

— *Bien... Elle ne nous en voudra pas : c'est pour le bon motif.*

*Il était déjà occupé à dévêtir Chatinika. Quand elle fut nue, il la posa sur la table de pierre.*

*La lumière s'aviva aussitôt, mais les pulsations étaient d'une amplitude bien moindre que dans son souvenir. Ils restèrent un long moment à contempler le flux lumineux qui englobait tout le corps de la jeune barbare. Un flux qui se tarissait lentement et n'eut bientôt plus la force de les éblouir.*

*Le laupi était fasciné par le corps pâle de la jeune fille, qui prenait peu à peu la teinte du bloc, au point de sembler en faire partie. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer ses membres souples, ses seins petits mais agressifs, qui se soulevaient de plus en plus profondément de minute en minute. Il en oublia un instant qu'elle était sa patiente pour ne penser qu'à la femme, mais avec l'affaiblissement de la lumière, il retrouva son détachement habituel.*

*On ne pouvait plus confondre Chatinika avec la pierre : c'était le corps qui était plus lumineux que son support, maintenant.*

— *Je ne sais si c'est parce que la force vitale faiblit, mais il me semble que Chatinika est moins pâle que tout à l'heure, fit-il.*

*Le barbare répondit par un grognement qui pouvait aussi bien être un signe d'approbation qu'une manifestation d'ignorance. Lui aussi semblait fasciné par le corps. Jusqu'alors, il n'avait pensé à sa compatriote que comme à la fillette qu'il avait connue des années auparavant. Maintenant, ce n'était plus la même chose.*

*Le bloc, complètement vidé de son énergie vitale, n'émettait plus que des palpitations d'une extrême faiblesse.*

— *Je crois que persister n'amènera rien de plus, fit le laupi, sinon à lui faire perdre dans sa lutte contre le froid, une partie de l'énergie qu'elle vient de recevoir.*

*Le Norsk émit un nouveau grognement indistinct, mais il entreprit aussitôt de rhabiller Chatinika, puis il la souleva et se dirigea vers la sortie. Il n'attendit même pas que le laupi ait rallumé la torche et soit devant lui pour le guider. Pourtant il faisait tout à fait obscur maintenant, car c'est à peine si derrière eux les contours de la table de pierre se distinguaient encore vaguement.*

(*Chatinika*, pp. 88-90)

*C'était dans le néant d'où ils venaient eux-mêmes, face au mur, que quelques silhouettes indistinctes étaient apparues. Elles se précisèrent et devinrent plus nombreuses en quelques respirations seulement : une quarantaine d'hommes, des chevaux, des chiens, tous silencieux.*

— *Demblit ! s'exclama Wandia en reconnaissant l'un des arrivants.*

*Nial'Ha et Oudeh s'intéressèrent aussitôt à celui qui avait été leur compagnon involontaire durant quelques jours. Le voir là, marchant vers eux, semblait impossible après qu'il l'aient vu faire une chute de plusieurs centaines de coudées accroché aux serres d'un aigle.*

*C'était lui, pourtant, et il portait les traces de sa chute. Ses vêtements étaient déchirés en maints endroits et il avait le corps maculé de sang. Un corps qui marchait de manière étrange...*

*Il fallut qu'il soit plus proche pour qu'ils comprennent que Demblit avait les membres brisés. Un éclat de chair à vif, et parfois le blanc d'un os, apparaissaient à chaque pas, sans que le sang coule de ces plaies anciennes. D'ailleurs, le visage de leur ancien compagnon, meurtri lui aussi, était d'une blancheur d'albâtre, indiquant que ce corps s'était vidé de tout son sang.*

*Et pourtant, il marchait !*

*Il marchait, comme tous ceux qui l'entouraient. Ils portaient tous la marque de la mort : qui une seconde bouche, béante et sanguinolente sous la première, qui une flèche plantée dans le coeur, qui une plaie au ventre par où*

*l'on voyait ses entrailles. Il y avait d'autres blessures toutes plus affreuses les unes que les autres, toutes capables d'entraîner la mort.*

*Elles l'avaient fait, d'ailleurs, et ils prirent conscience d'avoir affaire à des morts-vivants, tous ceux qui avaient péri en Iquand.*

**(Le maître d'Iquand, pp. 233-234)**

**Rébellion** est un roman de fantastique contemporain dans lequel les objets se révoltent. Le héros, André, est un homme seul et blessé, qui ne parvient pas à se consoler de la mort de Nicole, sa femme, plusieurs années plus tôt.

Subitement, en parallèle avec la révolte des objets, Nicole se met à lui apparaître, pour l'avertir, à mots couverts, d'une terrible menace. Des apparitions qui peuvent être très convaincantes...

*J'avais réussi à m'insérer dans la peau du héros du roman. C'était haletant... et assoiffant. J'ai tendu la main vers la bière que je m'étais servie quelques minutes plus tôt. J'ai rencontré une présence tiède et douce que je n'escomptais pas trouver en chemin.*

*J'ai sursauté, tout en conservant mon calme. J'ai contrôlé le geste de mon bras, qui avait envie de filer à des kilomètres de là, j'ai déposé le livre sur mes genoux et j'ai lentement relevé la tête, pour croiser finalement le regard de Nicole.*

*Elle tricotait tranquillement, concentrée sur ses aiguilles. Elle s'est redressée et m'a regardé, puis, sans que le mouvement des aiguilles ne s'interrompe, elle s'est mise à parler :*

— *Ils ne me tiennent pas au courant de tout, mais he crois que le moment du grand combat est arrivé.*

— *J'ai compris : plus d'électricité, plus d'eau, et ma voiture qui refuse de démarrer. C'est la révolte des objets, qui ne veulent plus continuer à nous servir.*

[...]



*Tout en parlant, elle avait jeté autour d'elle des regards méfiants, ou apeurés, exactement comme lorsqu'elle m'avait parlé pour la dernière fois, à bord de la voiture. Je m'attendais presque à voir le druide à la voix métallique surgir entre nous.*

— *Tu ne peux pas parler aussi franchement que tu le voudrais, c'est ça ?*

[...]

— *Ils sont forts et ils ont toute la puissance de la nature derrière eux, André. Mais ils savent que tu peux être plus fort. Tu n'es pas seul dans ce cas, mais vous êtes de moins en moins nombreux.*

— *Ils ont... éliminé les autres ?*

— *Quelques uns, oui. Ou bien ils les ont... neutralisés. La ruse ne leur est pas étrangère, car ils ne sont pas encore assez sûrs de leur puissance. Même avec toi, ils utilisent plusieurs moyens, tu as dû t'en rendre compte.*

*J'ai approuvé mentalement. J'aurais pu mourir sur l'autoroute, ou dans l'incendie. Ou encore frappé par la branche qui n'était pas tombée « naturellement ».*

*À ce moment, le téléphone a sonné.*

*Je n'ai pas réagi de suite. J'ai attendu trois sonneries avant de me décider à tendre la main vers l'appareil. À ce moment, j'ai jeté un coup d'oeil vers Nicole. Elle se faisait translucide, elle me quittait, et cette fois, ses yeux n'avaient pu contenir les larmes qui roulaient librement sur ses joues. Ma main a oublié le téléphone pour se diriger vers elle et lui caresser le visage, mais elle est arrivée trop tard : nicole n'était plus là.*

*J'ai ramené ma main vers moi, découvrant que le bout des doigts était mouillé. Des larmes ? Des larmes d'un fantôme ?*

[...]

*Je ne me trompais pas : les voyants avaient légèrement frémi. C'était quasi imperceptible et si, justement, je ne m'étais trouvé dans un silence total, enrobé par une obscurité absolue, je n'aurais pu le percevoir.*

— Moteur, mets-toi en marche ! ai-je ordonné en faisant hurler ma pensée, si cela est possible.

Cette fois, les signes ont été plus marqués. Non seulement les voyants ont pâli, comme lorsqu'on utilise normalement la clé de contact, mais j'ai entendu le démarreur cliqueter une fois.

Je me sentais plus sûr de moi. Et cette fois, pour donner plus d'emphase à mon ordre, je l'ai dit, crié plutôt, à haute voix :

— Moteur, mets-toi en marche ! Immédiatement !

Cette fois, le moteur a tourné, et comme je répétais une fois de plus l'ordre, il s'est mis à ronronner comme aux plus beaux jours du passé.

J'ai mis la marche arrière et je suis lentement sorti du garage.

[...]

— J'ai besoin de toi.

Je n'ai pas ajouté « comme toujours » ou « comme d'habitude » : c'était tellement évident.

J'ai oublié de vivre a succédé au morceau précédent. Elle l'aimait aussi, mais son pouvoir évocateur était moins intense. J'ai cru un instant que Nicole allait repartir, mais elle était toujours là quand nous sommes arrivés au sommet et sa présence s'était faite plus physique : je sentais maintenant le poids de sa main sur ma cuisse. Un poids froid, presque glacé : c'était normal, elle était morte depuis six ans, à quelques jours près.

Je n'aurais pas dû penser de cette manière. J'ai senti la main qui tremblait convulsivement avant de se retirer. J'ai ralenti et j'ai arrêté la voiture, mais sans couper le moteur, pour pouvoir me tourner vers Nicole.

Elle était déjà redevenue presque transparente, mais la force de mon regard lui a redonné consistance.

— C'est normal, ce que tu viens de penser, André. L'autre est bien vivante, elle est tiède, agréable à caresser...

[...]

*Mes doigts devaient être guidés par une bonne fée. Ce qui était normal, car les nouvelles lois devaient leur réserver une place de choix. Les premières notes de Ne me quitte pas..., un enregistrement en public, se sont élevées dans l'habacle. Ce n'était pas vraiment la voix du Maître, mais le contenu émotionnel restait intense. J'ai senti les doigts de Nicole se serrer autour de mon poignet. Là aussi, c'était la tendresse et je n'ai pas ressenti la morsure de ses ongles, comme l'autre fois.*

*J'ai regardé vers elle.*

*Elle était déjà presque invisible, mais elle hochait la tête et j'ai compris qu'elle me promettait de ne pas me quitter. C'était suffisant pour que j'accepte de me battre.*

[...]

*J'avais perdu Nicole une seconde fois et je doutais qu'elle continue à venir me rendre visite dans mes rêves. J'avais aussi perdu Valérie.*

*Je me suis approché en hésitant de la voiture, ressentant le froid. J'ai enfilé le pull et le blouson, que je n'avais pas lâchés. J'entrevois de longs jours gris, sans véritable joie, et pleins de regrets, sinon de remords. L'idée de retrouver Michel et Max, de poursuivre la conquête des marchés avec nos meubles ne m'enthousiasmait même plus.*

*Pourtant la vie devait continuer. J'ai fouillé mes poches pour y pêcher les clés de la Nissn. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Je n'avais pas le souvenir de les avoir laissées telles quelles, surtout par le froid qui régnait.*

*À ce moment, Que je t'aime a explosé à mes oreilles, de toute la puissance des diffuseurs. J'ai sursauté. J'ai cru un instant à une nouvelle révolte, ou à une ultime moquerie des décharnés. Puis j'ai distingué la silhouette qui occupait la place du passager. Une place que je ne pourrais jamais plus appeler la place du mort, car Nicole, bien vivante, m'a appelé, forçant sa voix pour dominer celle du Grand :*

*— Viens donc, André. C'est fini, et j'ai hâte de rentrer à la maison.*

*Cette fois, il n'était pas question de révolte ou de résistance en moi. Je ne pouvais qu'obéir.*

## ***Il a la dent***

*On les surnommait Dalle-en-pente et Stomacapattes. C'étaient le maître et son chien, à moins que ce ne fussent le chien et son maître, si vous êtes capable de faire la nuance hiérarchique que représente l'inversion. Dalle-en-pente avait toujours soif et Stomacapattes avait toujours la dent.*

*Dalle-en-pente avait connu des jours meilleurs à l'époque où sa dalle était encore horizontale. Il lui en était resté quelques économies et une pension qui tombait régulièrement sur son compte en banque. Il était sage, payait d'abord son loyer, l'électricité et le reste avant de consacrer les quelques billets qui restaient à boire dans les bistrotts du quartier. Il pensait rarement à nourrir Stomacapattes, ce qui expliquait la faim perpétuelle du cabot, qui devait se contenter des restes qu'on voulait bien lui donner dans les cafés, bars, tavernes, bistrotts et autres estaminets où son maître servait de pilier.*

*À la fin de la soirée – et c'est de là que provenait le doute sur la relation ambiguë existant entre nos deux héros – c'était régulièrement le chien qui se mettait à gémir devant la porte du bistrot pour signaler à son maître que l'heure de rentrer au bercail était arrivée.*

*Un soir de novembre, il avait probablement assez mangé et il exigea de rentrer plus tôt que de coutume. Il s'était montré assez nerveux ce soir-là, tournant entre les jambes des consommateurs, humant l'air chaque fois que la porte s'ouvrait pour laisser entrer ou sortir quelqu'un et gémissant auprès de son maître chaque fois qu'il le voyait avaler une chope de plus.*

*Dalle-en-pente se décida enfin. Le chien, contrairement aux autres jours, ne fut pas le premier à passer la porte. On aurait même dit qu'il ne voulait pas sortir. C'était étrange, après son comportement impatient des minutes précédentes.*

*Comme il était déjà fort tard, la plupart des autres clients quittèrent l'estaminet quelques instant seulement après le chien et son maître, ce qui explique qu'ils furent en partie témoins d'un incident qui fit beaucoup jaser dans le quartier au cours des jours qui suivirent.*

*À la lumière de l'éclairage public, l'ivrogne et son chien étaient bien visibles de l'autre côté de la place Geoffroy. Tout à coup, une ombre se*

détacha des murs derrière eux et leur courut dessus. On aurait dit une immense chauve-souris, racontèrent un peu plus tard les témoins de la scène aux policiers accourus sur les lieux.

L'ombre se jeta sur Dalle-en-pente avant que personne n'ait pu réagir ou même pousser un cri. Il est vrai que les clients-témoins avaient eux aussi quelques grammes d'alcool dans le sang et que leurs idées n'étaient pas des plus claires, ce qui amena d'ailleurs le classement sans suite de l'affaire par un juge d'instruction qui ne buvait que de l'eau.

Toujours d'après les témoins, l'ombre fit tomber Dalle-en-pente et se coucha sur lui. Ensuite, elle se releva en titubant, juste pour se voir assaillie par le chien, qui lui sauta au visage. Stomacapattes, faut-il le dire, était un pit-bull à la mâchoire dévastatrice lorsqu'il s'en donnait la peine.

Quelques instants plus tard, les poivrots arrivaient auprès de leur collègue, devançant de peu les policiers de la permanence, appelés dare-dare par le bistrotier. L'agresseur ne les avait pas attendus : après s'être débarrassé du pit-bull, il s'était noyé dans la nuit.

Dalle-en-pente ne souffrait que de deux légères blessures au cou, deux petits trous ronds d'où coulait un filet de sang. Quelqu'un sortit un mouchoir de sa poche pour le lui tendre et nul ne songea à l'envoyer à l'hôpital pour si peu.

Quelqu'un s'inquiéta du chien, plus que de l'agresseur-victime, puisqu'il n'était plus là pour se plaindre.

— Et s'il avait la rage ? demanda quelqu'un.

— Ce sera bien fait pour ce salaud ! Faire ça à un brave homme qui ne demande qu'à prendre son verre bien tranquille !

— Oui mais... Et le chien, il n'a rien ?

— Stomacapattes ? Il a la dent comme d'habitude, le brââf.

Ils regardèrent le pit-bull, occupé à ronger une longue canine à laquelle adhéraient encore un peu de chair corrompue et haussèrent les épaules en éclatant de rire.

**Il a la dent**, nouvelle

Phrases hors-contexte :

\* *Il faut être fou pour prendre rendez-vous chez un psy.*

\* *Il est curieux de noter que ce sont les mêmes personnes qui se moquent de la SF ou du fantastique et qui écoutent religieusement météorologues et économistes.*

\* *Tous les auteurs de SF sont soit paranoïaques, soit mégalomanes. Sauf Moi : Je suis le meilleur, et à cause de ça, tout le monde M'en veut !*

(Souvent cité par Alain le Bussy, qui reconnaît avec regret que c'est probablement de Michel Jeury)

**Nexus de feu**, qui portait à l'origine le titre de **Nexus de sang**, se situe de nos jours, dans une ambiance trouble, faite d'épouvante ou d'horreur, où des foules sont prises de folie meurtrière sous l'influence d'entités de l'au-delà qui se nourrissent de la douleur humaine...

— *Votre Thierry Lelong est un personnage intéressant, Mademoiselle Duquaisne. Mais ce n'est pas le seul dans cette histoire.*

*Elle n'avait retenu que la première partie du commentaire fait par Warmont-Dunon.*

— *Que pouvez-vous me dire de Lelong ?*

— *Il réussit de manière assez exceptionnelle à échapper à l'attention de ceux qui l'entourent. Il n'est pas seul dans ce cas. Nous en connaissons tous, mais, justement, parce qu'ils n'attirent pas notre attention, nous n'avons pas toujours conscience de leur existence. C'est une espèce de don. On ne peut pas dire cependant que ces gens soient... transparents. En se montrant attentif, on peut arriver à les voir, à discuter avec eux, mais il faut qu'eux-mêmes nous acceptent. D'habitude, ce sont des gens très fréquentables. Ils ne se cachent pas par malhonnêteté, mais par modestie, et souvent ils profitent de ce don pour faire le bien d'une manière extrêmement discrète.*

— *Des saints ? hasarda Carole en se mordant aussitôt la langue, car elle avait parlé par raillerie.*

*Warmont-Dunon n'en eut pas conscience.*

— *Dans certains cas, oui. De véritables saints, qui agissent d'une manière si discrète que l'Église elle-même ne prend conscience de leur existence que bien après leur mort.*

*Le professeur ouvrit un dossier et se mit à lui citer des exemples. Elle ne prenait pas de notes – le magnétophone était là pour ça – et perdait peu à peu tout intérêt pour ce qu'elle entendait. Si c'était la seule explication au phénomène Lelong, elle venait de perdre une bonne partie de sa matinée : l'hypothèse d'un Saint Thierry Lelong n'intéresserait ni Boran, ni les lecteurs, d'autant plus qu'il avait été mêlé à des scènes tenant plus de l'Apocalypse que de la résurrection des morts.*

*Elle cherchait comment mettre fin à l'entretien sans vexer son hôte, lorsqu'il changea lui-même de sujet :*

— *Je vous ai dit il y a quelques minutes que Lelong n'était pas le seul personnage intéressant dans tout ce que vous m'avez raconté, Mademoiselle Duquaisne. Il y en a un autre qui l'est tout autant.*

— *Qui donc ? demanda Carole avec, brutalement, une terrible appréhension.*

— *Mais vous-même, Mademoiselle ! Vous avez pu le voir, alors que la foule, y compris les observateurs professionnels de la police, en était incapable. Et vous avez pu lui parler, probablement à des centaines de kilomètres de distance. Vous trouvez cela banal ? Pas moi.*

— *Mais... Je...*

— *Vous êtes dotée de pouvoirs extra-sensoriels Mademoiselle Duquaisne, que vous le vouliez ou non. Si vous étiez moins pressée, si vous n'étiez pas amoureuse de votre sujet, nous pourrions en discuter plus longtemps, voire même entreprendre une série d'observations. Travailler de manière scientifique et détachée.*

*Il s'interrompit un instant, la fixant d'un regard inquisiteur :*

— *Ce n'est pas possible, je le sais : tout cela est devenu passionnel chez vous.*

*Carole bondit sur ses pieds, récupéra l'enregistreur et quitta le bureau de Warmont-Dunon en courant, poursuivie par le rire du professeur qui venait de se déchaîner et qu'elle entendait encore lorsqu'elle claqua la porte derrière elle.*

*Il y avait aussi les journalistes locaux. Ils avaient découvert qu'il parvenait à drainer plusieurs centaines de personnes, sans s'entourer de rites spectaculaires ni de vrai mystère, ce qui constituait en soi un phénomène digne d'attention.*

*— Non, je ne dirige pas une secte, avait-il répondu lors d'une interview. Je parle aux gens, j'évoque ce qu'ils craignent, ou ce qu'ils souhaitent...*

*Après un court silence, il avait songé à ajouter :*

*— Parce qu'une voix m'a dit de le faire et qu'elle ne cesse de me rappeler à mon devoir dès que je veux prendre un peu de repos.*

*— Une voix ? Dieu ? avait demandé le reporter en tendant son micro.*

*Chanfond avait perçu la légère touche d'ironie dans la question et avait tout de suite songé au commentaire dévastateur qui pouvait accompagner ses déclarations.*

*— Dieu ? Je ne sais pas. Cette voix ne s'est pas présentée. Je crois que je ne suis pas digne de savoir qui s'adresse à moi, mais je ne désespère pas. Je ferai tout ce qu'elle me dira et, peut-être, à ce moment-là, apprendrai-je le nom de qui me parle.*

*Il avait pieusement joint les mains et levé les yeux au ciel en terminant et, curieusement, sa réponse avait plu au reporter. Le commentaire avait été aussi positif qu'il pouvait l'espérer : « Un fou peut-être, mais un homme sincère, certainement. »*

**(Nexus de feu, pp 145-146)**

## **Écran blanc**

*Il se trouvait devant son clavier, prêt à se mettre au travail. Il faisait calme dans la maison en cet avant-dernier samedi de septembre. Rien de particulier ne requérait son attention ou sa présence : situation idéale, dans son cas, pour aligner page sur page, alors que d'autres ne « pondent que dans l'ambiance enfumée et bruyante des bistrots.*

*Et pourtant, rien ne venait : pas la moindre idée de personnage, de paysage, ou de scène à développer. Il s'enfonça quelques instants dans*



*son fauteuil pour lancer son imagination sur la piste de quelque histoire déjà vue, lue ou entendue pour la retravailler à sa manière. Rien... Toujours rien...*

*Tout à coup, ses doigts se posèrent sur les touches et se mirent à les enfoncer selon un rythme un peu hésitant, voire chaotique d'abord, puis de plus en plus régulier. Il les contemplait, fasciné par leur ballet incessant, sans parvenir à relever les yeux vers l'écran pour découvrir ce qui s'y marquait. Il fut pris d'une subite angoisse d'y lire il ne savait quel message secret incompréhensible, quelle calomnie, quelle infamie dont il ne se serait en aucun cas senti responsable.*

*Soudain une idée lui vint. Non, l'idée, l'IDÉE majuscule. La nouvelle, le roman même qui allait tout révolutionner. Il voyait nettement tous les protagonistes, les décors, les événements. Trop, c'était trop en une seule illumination ! Il fallait absolument qu'il en jette immédiatement les grandes lignes sur son disque dur, de peur que ce trait de génie ne reste sans lendemain.*

*« Effaçons ça et repartons à zéro, » se dit-il. C'était plus facile à décider qu'à faire : ses doigts, dansant une folle sarabande sur les touches, refusaient de lui obéir. Mais qu'écrivaient-ils donc ? Il tenta de déchiffrer ce qui apparaissait sur l'écran, mais ses yeux se brouillaient. Il avait dû oublier ses lunettes. Il voulut se lever pour aller les chercher sur la table du salon, mais les doigts qui le liaient au clavier n'admettaient pas qu'il quitte le fauteuil où il avait passé tant d'heures.*

*Quel horrible cauchemar ! Etait-il vraiment venu s'installer devant son PC ? Ne rêvait-il pas sa propre mort ?*

*Il sentit la lumière vaciller autour de lui. L'écran n'était plus qu'une tache lumineuse très vague. Ses doigts martelaient-ils encore le clavier ? Il ne sentait plus rien, n'avait aucune sensation de mouvement. Cependant... il les entendait toujours frapper les touches.*

*Il y eut un moment de silence. Il crut qu'il avait aussi perdu tout sens de l'ouïe.*

*Non. Il entendit encore trois frappes bien distinctes, puis sentit ses mains quitter enfin le clavier pour se poser sur ses genoux. À ce moment, la lumière revint.*

*Alain le BUSSY - 26*

*Ses yeux se posèrent sur l'écran. Il n'eut pas le temps de lire le texte qu'un autre que lui - certainement - venait d'écrire, mais seulement le dernier mot :*

*F I N*

***Écran blanc***, nouvelle.

## ***Quelques lecteurs...***

Même si je connais bien Alain le Bussy, je ne pouvais pas me contenter de dire ce que je savais ou pensais de lui. Il me fallait l'avis de quelques autres, des spécialistes ou des professionnels de préférence... Ceux que j'ai sollicités ont immédiatement répondu à l'appel.

L. Shesivan

## **Sur les flots du Fleuve Noir**

À bien des égards, la trajectoire d'Alain le Bussy constitue un contre-exemple et un défi au temps. Lui qui a vécu et animé les premiers gargouillis ou balbutiements du Fandom SF à la belge, et qui, conjointement, n'a jamais caché son attirance pour les oeuvres-phares d'un mainstream anglo-saxon qu'il lit volontiers dans le texte, a dû bien des années durant, tandis qu'il empilait manuscrit sur manuscrit, se contenter de rester en rade. Ses romans pétris de vie et d'aventures que les clichés disent palpitantes, comme autant d'exercices d'admiration à ses écrivains de chevet, se voyaient en effet dédaignés par les directeurs littéraires successifs du Fleuve Noir, la bible populaire du genre qui nous occupe. D'autres que lui se seraient découragés ou recyclés. Rien de tel chez le Bussy. Sans rien perdre de sa verve, il persistait à croire à ce miracle qui, par une heureuse conjonction du hasard et de la nécessité, a bien fini par se produire : un premier livre accepté par le Fleuve, qui s'intitulait Deltas, et qui, symptomatiquement, se plaçait lui aussi sous le signe de l'eau. Depuis, bien des titres ont suivi, certains exhumés des tiroirs et d'autres tout frais sortis du cerveau bouillonnant de ce nouveau Moïse repêché de l'oubli. Des romans et nouvelles délivrés à jet continu, qui justifient de désormais comparer la production de le Bussy à une déferlante. C'est ainsi qu'il rattrape largement un temps que d'autres auraient cru irrémédiablement perdu, tout en ne reniant rien de ses

admiration premières : primat de l'aventure et des péripéties, alors même que les aficionados ne reconnaissent plus tout à fait, dans sa diversité d'ici et de maintenant, le Fleuve Noir qui avait fait le charme de leur belle jeunesse. Ce dont notre homme fait fi : mettant le cap droit devant sans le moindre état d'âme, il creuse de son sillage net les vagues fluctuantes de l'imaginaire.

Alain Dartevelle  
écrivain

## **Le raconteur d'histoires**

Cela peut paraître étrange d'intituler une présentation «Le raconteur d'histoires» quand on parle d'un écrivain. Et pourtant... Et pourtant, ce n'est pas si courant que cela, de raconter une bonne histoire. Ce qui m'a frappé chez le Bussy, dès le départ, c'est sa manière d'entraîner le lecteur dans son récit. J'ai lu mes premiers le Bussy il y a certainement une dizaine d'années, alors que ses livres n'étaient pas encore édités. Nous nous connaissions et il m'avait envoyé quelques-uns de ses manuscrits. Et là, ce fut le choc. Non pas le choc d'un grand styliste à la manière d'un Dumas ou d'un Proust, mais bien d'un raconteur d'histoires à la Balzac. Il a le don de vous raconter des histoires de manière très simple, sans fioritures ronflantes et appareils bigarrés. Il va droit au but et vous tient en haleine. Il a la capacité de vous distiller, par petites doses bien pesées, des réponses aux énigmes où il vous a emmené. L'exemple type de cette façon de faire se retrouve dans le cycle de Yorg qui comprend, jusqu'à présent six volumes publiés. Une énigme est posée dès le début, et le Bussy n'a de cesse de vous conduire tout au long du récit là où il veut bien vous conduire. Vous n'êtes pas maître de votre lecture ni de vos déductions. le Bussy se pose en maître de cérémonie, en hôte parfait, mais dur. Et le pire, c'est que vous y prenez du plaisir, et beaucoup de plaisir.

Le fantastique peut emprunter beaucoup de méandres et de sentiers. Du sentier qui se perd au fond d'un bois et vous emmène vers la

pénombre, à celui des grands chemins et du grand guignol. Mais celui d'Alain le Bussy vous conduira certainement vers le sentier du plaisir, du divertissement et de l'oubli du monde réel. Et là, le Bussy est très fort. Il est devenu un conteur hors pair.

Marc Bailly  
Directeur de revue et de collection

## **WHO'S WHO : Alain le Bussy**

J'ai fait la connaissance d'Alain le Bussy en 1976, à l'occasion d'une convention liégeoise de science fiction, celle qui vit mon entrée dans le fandom et qu'il organisait avec Léon Mormont et Dominique Warfa. Il m'y fut confirmé qu'il éditait un bizarre opuscule, Xuensè, un de ceux que l'on classe parmi les personalzines, autrement dit les fanzines conçus, édités et pour l'essentiel, rédigés par une seule personne, et qui reflètent sa personnalité, ses opinions, ses coups de gueule. Je me souviens d'un sympathique barbu qui, lui au moins, ne paraissait pas se prendre au sérieux.

Sans doute épuisé, comme bien d'autres organisateurs, par cette expérience harassante, Alain disparut pendant plusieurs années de la scène publique du petit monde de la SF - tout en continuant à écrire pour son seul plaisir, jetant ainsi les jalons de sa future oeuvre professionnelle. Il y rejaillit dans les années '80 et, en '92, nous offrit son premier roman publié par un éditeur grand public, Deltas, aux Éditions Fleuve Noir. Cet ouvrage, un des plus aboutis de l'auteur, préfigurait l'oeuvre qui allait suivre : une science fiction d'aventures et de délassement, tenant son lecteur en haleine sans lui laisser le temps de s'y ennuyer. Le public ne s'y trompa pas, qui lui décerna l'année suivante le Prix Rosny Aîné, l'une des plus prestigieuses récompenses du genre. Depuis, le Bussy produit avec une rapidité époustouflante une oeuvre abondante, variée, mais consacrée avant tout au plaisir sans complication du lecteur.

Quoique, si celui-ci se montre attentif, il discernera ici ou là quelques préoccupations plus profondes, sur le monde politique ou métaphysique : une philosophie sceptique, voire laïque, fondée sur des conceptions à mi-chemin entre le libéralisme et des opinions libertaires plus tranchées. On peut reprocher à Alain de ne pas apporter à ses romans le soin stylistique qu'il consacre à ses meilleures nouvelles, ni de développer les conjectures plus intellectuelles qui sourdent dans certains textes courts. Lorsqu'on le lui signale, l'auteur répond que ça ne l'intéresse pas et qu'il n'entend écrire qu'une SF de pure distraction, comme celle qu'il affectionne. À près tout, c'est son droit, tout le monde est libre, comme les héros de son univers.

Serge Delsemme,  
écrivain, Prix Infini 1997

## Débonnaire ou tyran ?

J'ai rencontré Alain le Bussy à la FNAC de Liège, où il fouillait parmi les livres en anglais. Je faisais de même, mais uniquement parce que j'avais décidé de tenter le saut : lire dans le texte original. Il m'a recommandé *Starship Trooper* de Heinlein, qu'on retrouvait grâce à la sortie du film de Verhoeven. Nous avons bavardé, et je suis sorti de là avec, en plus, *Équilibre*. Mais ce volume-là était dédié.

Je me suis mis à rechercher ses bouquins plus anciens et une chose m'a frappé : pour un auteur de romans d'action, on trouvait finalement assez peu de violence dans ses récits, les conflits se résolvant plus par le compromis que par le coup de poing. Plus tard, j'ai compris que c'était l'influence de sa vie professionnelle : aux Ressources Humaines, on négocie, on transige, on trouve des compromis...

C'était à l'occasion d'un passage par la rue du Cimetière, où je suis allé avec mes le Bussy, pour qu'ils soit aussi nantis de sa griffe. Dès la deuxième rencontre, c'était devenu Alain pour moi. Ce n'était pas un privilège, mais normal pour une foule de gens. Nous avons bavardé dans la fumée des cigarillos et l'arôme du whisky. Je voulais écrire...

Il m'a dit : - Alors, écris. Mais ça veut dire, écris vraiment. Tu te mets devant ton clavier, tu imagines les chaînes, et tu te convaincs qu'elles ne tomberont chaque jour qu'après la quinzième page.

J'ai fait comme il me l'avait dit. Non, ordonné. Je lui ai soumis un texte, qui m'est revenu avec des commentaires, des conseils. Des détails pratiques aussi. Par exemple, la poudre est une matière instable, et une balle produite de nos jours ne sera plus que matière inerte d'ici quelques dizaines d'années.

— Une histoire, et pas de belles scènes ou de belles phrases seulement. De la cohérence. De la vraisemblance. Même si la SF peut paraître invraisemblable.

Je m'y suis remis. Parfois, j'avais l'impression de le sentir derrière moi, le fouet à la main. Puis j'ai compris que c'était ce qu'il vivait lui-même : son fantôme le suivait comme une ombre, veillant à ce qu'il ne dérive jamais tant que l'histoire n'était pas terminée.

Alain Aillamy  
Écrivain (peut-être)

## **Alain le Bussy, plume inspirée de la SF francophone**

Anticipation 1992. Alain le Bussy a commencé par briller avec Deltas, un space opera - plutôt planet opera - qui a obtenu le prix Rosny Aîné en 1993. Assistante de Philippe Hupp à l'époque, j'ai corrigé les deux suivants, Tremblemer et Envercoeur, du cycle d'Aqualia, puis une quinzaine de romans qui ont été publiés, dont certains sous ma direction. J'en ai lu également une quinzaine d'autres qui ne sont pas parus. C'est un auteur fleuve, un auteur du Fleuve. Il a rythmé mes années Fleuve.

La force de le Bussy ? Sa verve, son talent de conteur qui ne s'exprime jamais aussi bien que dans ses sagas (Cycles d'Aqualia, de Yorg, de Chatinika), sorte d'espace vital minimal pour la puissance de son

imagination. Car elles lui laissent le champ qu'il faut pour suivre toute une galerie de personnages, à la façon de «La Compagnie des Glaces». On retrouve en effet du G.-J. Arnaud chez le Bussy dans la richesse de ses univers.

Jamais en manque d'aventures, il écrit avec une productivité étonnante aussi bien de la fantasy que de la SF. De l'excellente SF classique empreinte de «sense of wonder» avec vaisseaux spatiaux, planètes à gogo, extraterrestres (*Soleil Fou, Équilibre*)... Il y a bien parfois quelques lourdeurs d'expression et de petits défauts de scénario. On sent dans les manuscrits que l'auteur, emporté par sa soif de raconter et par les torrents de son écriture, ne s'est pas arrêté à tous les détails. Mais son style délié, libre de tout artefact, dicté sur le mode «Il était une fois...» transporte le lecteur. Il sait créer des ambiances qui restent une fois le livre refermé.

Selon Jean-Louis Trudel (1), autre grand auteur de SF francophone : «Il sait rendre évidentes pour ses lecteurs les émotions encore inavouées de ses personnages et c'est sans doute la clé de la popularité de ses livres, outre le fait qu'ils peuvent être passionnants».

Marie-Claire Boucault  
Responsable du comité de lecture SF - Fleuve Noir  
(1) Canadien (LS)

## Deux regards encore

Aujourd'hui, Alain le Bussy publie un petit livre vert, L'homme qui a perdu son âme, recueil de huit nouvelles qui montrent que l'auteur, lui, n'a pas perdu son talent. Les textes réunis ont été publiés en revue entre 1970 et 1986. «Histoires sombres», précise le sous-titre - et en effet, ses personnages ne sortent guère intacts des univers dans lesquels ils sont plongés, s'ils en sortent.

L'un porte en lui la certitude d'avoir appuyé sur LE bouton (oui, celui-là, le bouton final...) : cauchemar ou réalité? Un autre, dans un lit



d'hôpital, se voit reconstruit petit à petit, avant de découvrir qu'il n'est qu'un simulacre, un jeu de construction conscient ! On passe brièvement dans d'autres mondes, on y bascule atrocement. Un curieux artiste utilise une matière première vivante « pêchée » dans le cours du temps. Ce qui serait un simple amour d'étudiant ouvre de dangereuses portes. D'étranges condamnés à perpétuité seraient-il des malades que la société rejette (ce texte, paru sinon écrit en 1974, prend une curieuse résonance alors que d'aucuns parlent d'isoler les sidéens) ?

Les êtres animés par Alain le Bussy sont constamment déchirés entre deux réels, deux univers, deux choix. Ou pire.

Dominique Warfa  
Écrivain & critique

Extrait d'un article paru dans *la Wallonie*

On sait qu'Alain le Bussy ne nourrit pas particulièrement d'ambitions stylistiques mais privilégie une SF d'aventures qui enfile épisodes sur épisodes, la littérature qu'il donne à lire héritant sa forme de la manière dont elle est produite. L'auteur wallon préfère confier rapidement à son traitement de texte les récits qui bouillonnent en lui, affirmant que passer trop de temps sur un manuscrit l'ennuie.

Dominique Warfa  
Écrivain & critique

Extrait d'une critique parue dans *Cyberdreams*

Commençons par le commencement : *Équilibre* est certainement l'un des meilleurs romans d'Alain le Bussy. L'intrigue se met en place lentement, mais la deuxième partie du roman vous interdit de lâcher votre lecture avant la fin. Naturellement, les détracteurs du Maître-conteur

trouveront à redire sur certaines phrases plus que maladroites, approximatives, inutiles. Mais il faut se faire une raison : le style d'Alain le Bussy n'est pas celui d'un autre. L'écriture de le Bussy, c'est avant tout un savoir faire admirablement bien maîtrisé de la mise en scène, de la construction et des idées.

Ce que j'ai beaucoup aimé dans ce roman est la finesse avec laquelle il est construit. Tout au long du roman il est question de cet *Équilibre* politique entre deux civilisations cherchant à se comprendre. Mais cette balance diplomatique peut à tout moment pencher d'un côté ou de l'autre. C'est pourquoi le Fléau (de la balance) tente de bouleverser l'équilibre, tout comme d'autres, à la recherche d'un nouvel équilibre, attendent que le Plateau bascule.

Jérémi Sauvage,  
*la revue de l'imaginaire* n° 10

### **Anarchiste** (mais inspiré) !

Alain, malgré sa vie assez bourgeoise, est anarchiste dans l'âme. C'est à dire qu'il refuse toutes les règles dont il estime (souverainement) qu'elles n'ont aucune importance. Il accepte, en revanche, celles qu'il s'est librement imposées.

À titre d'exemple, nul éditeur ne peut se flatter d'avoir reçu de lui un manuscrit dans le sacro-saint standard des 60 signes sur 25 lignes par page. Il utilisera le format qui lui plaît. Autre exemple : les règlements de concours qui autorisent un texte par auteur ont le même effet sur lui que la cape du torero sur l'animal et il multipliera les textes, sous divers noms... si le sujet l'inspire.

Les noms ne sont d'ailleurs que des étiquettes interchangeables pour lui, qui en a utilisé plus d'une douzaine. En revanche, il respecte à la lettre son propre commandement :

Tous les jours tu écriras,  
les week-ends, prolifique seras.

Ceci peut être en contradiction avec la traditionnelle «panne d'inspiration» qui atteint tous les auteurs. Alors, ces jours-là, il se force, ce qui n'est pas sans douleur. C'est pourquoi je l'ai suivi lorsqu'il a choisi d'inclure dans cette brochure la très courte nouvelle intitulée Écran blanc qui clôture les extraits que j'ai sélectionnés.

Lucas Shesivan